Ilo 51 FRCL 8004

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case FRC 16473

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR COMPAYRE,

De l'isle du Tarn,

En annonçant le don patriotique de 1,500 fr. en numéraire, & le départ des conscrits du canton de Castelnau-de-Montmiral, département du Tarn.

Séance du 16 nivôse an 7.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

QUAND nos ennemis paroissent avoir oublié de quoi fut capable la France républicaine, il nous appartient, il est de notre devoir de leur en retracer le souvenir, de leur prouver que nos armées sont les mêmes qu'aux journées de Jemmapes et de Fleurus, de Lodi et d'Arcole; que le peuple français, toujours idolâtre de sa liberté, est toujours prêt à tout sacrifier pour elle, et que nous ne sommes pas plus disposés que la Convention à laisser flétrir la gloire et la majesté nationales.

THE NEWBERRY LIBRARY

Quatorze siecles de tyrannie et de servitude pesoient sur la tête des Français, lorsque vous résolûtes de les rétablir dans leurs anciens droits, de leur rendre ces glorieux attributs qu'ils joignoient à leur nom en quittant les forêts de la Germanie. A peine eûtes-vous formé ce généreux projet, que dix rois ligués contre vous appelerent sur votre territoire toutes les horreurs d'un despotisme renforcé, tous les fléaux d'une guerre cruelle. Les cohortes nombreuses des tyrans inondoient, ensanglantoient déja vos frontieres, que vous n'aviez encore ni armées ni généraux; mais bientôt vous semâtes les dogmes de la liberté et de l'amour de la patrie, et la terre enfanta des soldats armés, et la France fut couverte de bataillons formidables, et la victoire, amie de la liberté, vint se mettre avec elle en permanence à la tête de vos légions invincibles. Avec ces mots magiques d'amour de la patrie et de liberté, vous fîtes des prodiges inouis; tous les moyens furent créés, tous les besoins furent remplis, tous les ennemis furent vaincus, toutes les chaînes furent brisées, et, pour la premiere fois, les tyrans ennemis de notre liberté sentirent le besoin de respecter un peuple libre. Vous avez vu ces bandes d'esclaves à genoux devant les soldats de la liberté à la journée d'Honscotte; vous en avez vu d'autres fuir à travers les précipices et les rochers, jusque sous le canon de leur capitale; vous avez vu plus d'une fois ce roi de Naples trembler et obéir à la voix d'un simple grenadier de l'armée française, et ce roi de Turin n'attendre qu'un signe de votre gouvernement pour abdiquer une couronne qu'il ne savoit ni abandonner ni défendre.

Vous étiez alors les arbitres de leurs destinées, et de quelques-autres peut-être : qu'ordonnâtes-vous? qu'ils régnassent, mais avec plus de justice et d'humanité; et, par une générosité digne de vous et de la cause que vous défendiez, vous leur accordâtes la paix à ces conditions et dans cette confiance : mais, comme il n'est rien de sacré pour les traîtres, ces conditions ont été violées, et votre confiance a été cruellement trompée; et vous n'avez recueilli dautre fruit de votre modération et de votre

loyauté qu'une astucieuse temporisation d'une part, que perfidie et atrocité de l'autre.

Tandis que dans le nord on feignoit de s'occuper de la pacification du continent, on ne s'occupoit réellement que des moyens de réparer ses pertes, et d'augmenter le nombre de nos ennemis par une coalition nouvelle ; et tandis que dans le midi on jouissoit de tous les bienfaits de la paix, de tous les avantages d'une neutralité dérisoire, on y massacroit partiellement les soldats français, on y favorisoit ouvertement nos ennemis, on y conspiroit sourdement contre la République : Pignatelli et Prioca, Naples et Turin, méditoient de nouvelles vêpres siciliennes ; et, dans la fureur de leur délire, et sans s'appercevoir qu'ils n'étoient que les foibles instrumens d'une puissance plus perfide encore, ils ne s'occupoient que de combinaisons atroces pour rendre cette terre affranchie par nos armes le tombeau de tous les Français. Après tant de crimes, quel parti vous restoit-il à prendre ? celui de la guerre, sans doute. On vous a prévenus, on vous l'a déclarée : que dis-je ! on vous l'a faite sans aucune déclaration préalable, pour se ménager le plaisir barbare de surprendre et d'assassiner dans les hôpitaux des malades sans défense.

Tant d'horreurs ne pouvoient pas demeurer impunies. Des pelotons de Français, ne consultant que leur indignation, n'opposant que leur courage à la multitude de leurs ennemis, ont volé sur l'avant-garde napolitaine, et dans toutes les rencontres ont terrassé des milliers de napolitains ; et l'armée française peut dire aujourd'hui sans trop d'exagération : *Je n'ai fait que passer, ils n'étoient déja plus.* Ainsi, presque en deux décades, si les augures ne nous trompent pas, on aura vu deux guerres terminées, deux trônes détruits, deux tyrans abattus.

Cette vengeance, quelque terrible qu'elle puisse paroître, n'égale pas encore la grandeur des forfaits médités par ces infames cours de Naples et de Turin. Quel est le Français dont le cœur ne palpitera pas d'indignation et d'horreur en lisant les complots odieux,

les maximes révoltantes, détaillés dans la correspondance secrete qui vient d'être interceptée. On y voit entassé, pour le succès de leurs conspirations, tout ce que la perversité humaine a de plus immoral, tout ce que le brigandage a de plus cruel, tout ce que la politique des tyrans a de plus atroce, tout ce que la calomnie a de plus amer, tout ce que l'insulte a de plus grossier, tout ce que la forfanterie et la lâcheté ont de plus insolent. Je ne m'arrêterai pas à rappeler toutes les horreurs et toutes les sottises que renferme cette affreuse correspondance; mais vous permettrez que je vous retrace l'article dirigé contre le Directoire, qui outrage bien plutôt la dignité nationale (si toutefois la dignité nationale peut recevoir la moindre atteinte de la part des petits conspirateurs qui ne sont qu'un verre fragile sous le marteau). Le Directoire, ose-t-on y dire, a perdu son ancienne fierté; il fatigue toutes les cours; il mendie bassement la paix; il frappe de son front humilié les degrés de tous les trônes pour l'obtenir. Lâches et méprisables fanfarons, rappelez-vous que la grande nation ne mendie pas la paix, mais qu'elle la donne; qu'elle n'implore pas la clémence des tyrans, mais qu'elle les punit; et que si l'on force le Directoire à frapper les degrés des trônes, ce ne sera pas d'un front humilié, mais d'un front de bélier qui renverse tout ce qu'il atteint.

La France, il est vrai, desiroit la paix, parce qu'une nation libre et généreuse ne consulte que le bonheur du monde; mais elle ne craint point la guerre. Tout ce qu'elle doit craindre, d'après les preuves multipliées de votre perfidie et de vos parjures, ce seroit de ne voir de paix solidement établie que celle qui seroit signée sur les débris des trônes renversés.

Citoyens représentans, nos ennemis ont cru que l'enthousiasme de la liberté, que l'amour de la patrie, n'étoient que de vains mots ou une effervescence éphémere qui s'éteindroit d'elle-même; ils ont pensé qu'une treve d'une année, que l'espérance de la paix, seroient pour nos soldats les délices de Capoue, désorganiseroient

nos armées, et laisseroient nos frontieres à la merci du premier ambitieux qui voudroit s'en emparer ; ils se sont trompés. Cet amour, cet enthousiasme sont dans le cœur des Français des sentimens vivaces qui produiront, quand vous l'ordonnerez, les mêmes prodiges qui ont illustré les plus beaux jours de notre révolution. Une population nombreuse et les heureuses dispositions d'une jeunesse brillante et pleine d'ardeur vous offrent plus de bataillons qu'il n'en faut pour faire pâlir tous les tyrans, pour écraser tous les ennemis de la liberté. La source des sacrifices et la générosité des Républicains sont inépuisables quand il s'agit de maintenir la dignité nationale et de consolider le bonheur du peuple. Je suis autorisé sans doute à vous parler avec l'assurance de la conviction, en venant ajouter une nouvelle preuve à toutes celles que vous recevez journellement, de tous les points de la République, du dévouement de la jeunesse et de la générosité des Français.

Le canton de Castelnau de Montmiral, département du Tarn, d'une petite étendue, d'une population peu abondante, dénué de toutes les ressources de l'industrie et du commerce, mais aussi remarquable par son civisme que par sa pauvreté, me charge, par la voie de son administration municipale, de déposer sur l'autel de la patrie l'offrande de 1500 fr. en numéraire, représentée par le reçu du payeur général du département, dans la caisse duquel ladite somme a été versée. Cette offrande, représentans du peuple, est très-considérable pour ce petit canton, pour ce pays où l'argent est moins commun que les vertus civiques ; et je suis persuadé que de tout le département les généreux patriotes qui la font seront les seuls qui ne la trouveront pas exorbitante. Quant à moi qui connois les localités et les facultés des habitans, je suis convaincu qu'ils ne peuvent avoir trouvé le moyen de réaliser une pareille somme que dans la grandeur de leur civisme, et qu'ils ont sacrifié plus d'une jouissance particuliere à celle d'être utiles à la patrie.

La même lettre annonce le départ des conscrits, dont l'enthousiasme guerrier a eu l'heureuse influence de

faire rougir les réquisitionnaires, qui se sont empressés de réparer leur faute en partant avec eux.

Voici la lettre écrite par l'administration municipale au Conseil :

L'administration municipale du canton de Montmiral, département du Tarn, au Conseil des Cinq-cents.

Montmiral, le 20 frimaire, an 7 de la République française, une et indivisible.

LÉGISLATEURS,

Nos conscrits sont tous partis au jour, à l'heure fixés par l'administration centrale, en chantant l'hymne du Départ, au son des instrumens. En nous séparant d'eux nous avons reçu leur serment de revenir vainqueurs, ou de ne pas revenir. Ceux des premiers défenseurs fournis par ce canton qui avoient abandonné leurs drapeaux ont rougi de leur faute en voyant ce généreux enthousiasme : ils sont partis par détachemens de dix ou douze.

La nation la plus valeureuse n'est pas à l'abri de quelques revers ; mais des hommes dignes du nom de républicains, loin d'être abattus par ces inévitables vicissitudes de la fortune, retrouvent, après un échec passager, toute leur énergie, qu'une longue suite de prospérités pourroit affoiblir. L'Hercule français est encore une fois debout.

Législateurs, vous n'avez demandé que deux cent mille guerriers, ordonnez, et tous les Français en état de porter les armes sont prêts à marcher au premier signal.

Instruits par l'expérience, vous n'accorderez plus la paix à nos ennemis qu'après les avoir mis hors d'état de recommencer le combat. Les républicains se rappelleront sans cesse que leur cause est celle de l'humanité entière aux prises avec un petit nombre d'oppresseurs et de fourbes. Cette pensée les suivra par-tout ; elle donnera à la lutte qui se renouvelle un intérêt que n'a jamais présenté aucune guerre.

Nous faisons passer en ce moment à la trésorerie nationale une somme de quinze cents francs en numéraire, offerte en don volontaire par nos administrés pour les frais de la guerre. Cette somme, quoique modique, sera néanmoins, pour qui connoîtra nos facultés, une preuve du vif intérêt que nous prenons à la fortune publique, et de la ferme volonté de faire tous les sacrifices que commandera l'honneur national.

Salut et respect.

Signé, BOURNAZEL, *président;* CARIVENC, BOUDET, TAILHEFER, LUGAN, *agens municipaux;* CANTALAUZE, *adjoint.*

DUSSI, *commissaire.*

TORNIER, *secrétaire en chef.*

Je demande l'impression de la lettre, et mention honorable au procès-verbal de l'offrande patriotique du canton de Montmiral.

Nota Le Conseil a ordonne l'impression du discours de la lettre; & la mention honorable de l'offrande patriotique.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Nivose an 7.